Cage FRC 1117

L'ATTENTAT

DE VERSAILLES,

OU

LA CLÉMENCE

DE LOUIS XVI,

TRAGÉDIE.

Trojanas ut opes, & lamentabile regnum
eruerint Danai.....

SECONDE ÉDITION CORRECTE.

A GENEVE,

ET SE TROUVE A PARIS.

1790.

cf M+W 2180

AVERTISSEMENT.

J'OFFRE à mes Concitoyens une piece vraiment nationale, dont le ſujet n'a point été puiſé dans les annales obſcures de l'Hiſtoire, mais pris ſur le tems même.

J'ai vu & j'ai voulu conſacrer un des plus extraordinaires & des plus affreux événemens dont un Français puiſſe être le témoin dans ſa Patrie. J'ai cru pouvoir ſubſtituer M. de Calonne à ſa lettre au Roi, où il diſoit, au mois de Février dernier, avec autant d'énergie que de vérité : VOYEZ CE QUE VOUS ÉTIEZ, ET VOYEZ CE QUE

VOUS ÊTES ; que ne pourroit-il pas ajouter aujourd'hui ?.....

Je ne dirai qu'un mot ſur la compoſition & le ſtyle de cet ouvrage ; on s'appercevra facilement ſans doute, que je me ſuis étudié à rapprocher dans cette piece toutes les plus belles ſituations de nos plus célebres tragiques ; j'en ai même ſouvent pris des vers entiers, imité beaucoup d'autres, & preſque toujours rappellé chaque ſcène par un des premiers vers de celle contre laquelle j'oſois me propoſer de joûter ; le public me trouvera ſans doute bien audacieux ; les connoiſſeurs jugeront ſi j'ai réuſſi.

Qu'on ne me reproche point ici de perſonnalités ; j'avertis mes lecteurs qu'il faut ſe porter à un ſiecle du nôtre

pour voir cette piece à ſon véritable point d'optique, & par conſéquent nous ſuppoſer tous morts ; d'ailleurs je dirai avec Juvenal :

Semper ego auditor tantum, nunquamque reponam ;
Vexatus toties, rauci Theſeide Codri.

LE ROI.
LA REINE.
LE DAUPHIN.
Le Duc D'ORLÉANS.
La Ducheſſe D'ORLÉANS.
La Marquiſe DE TOURZEL, *gouvernante du Dauphin.*
Le Duc DE GUICHE, *Capitaine des Gardes.*
Le Comte DE MONTMORIN,
Le Maréchal DE BEAUVAU,
* NEKRE,
} *Miniſtres.*
Madame NEKRE.
CALONNE.
Le Comte DE MIRABEAU.
Le Comte DE LALLY.
Le Marquis DE SAINT-HURUGE.
CERUTTI, ~~*Ex-Jéſuite*~~, *confident de Nekre.*
DURUEY, *ami de Calonne.*
Le Comte DE LA TOUCHE, *Chancelier du Duc d'Orléans.*
Le Marquis DE LA FAYETTE.
CHAPELIER, *Deputé de Bretagne.*
BARNAVE, *Deputé du Dauphiné.*
LA CLOS, *ſerviteur intime du Duc d'Orléans.*
Députés de l'Aſſemblée Nationale.
Gardes.
Peuples.

La ſcene eſt dans différens appartemens du château de Verſailles.

* On s'eſt permis d'écrire ſon nom comme on le prononce pour la facilité & la douceur de la verſification.

L'ATTENTAT DE VERSAILLES;

OU

LA CLÉMENCE DE LOUIS XVI,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CALONNE, DURUEY.

CALONNE.

Oui, je viens dans Paris faire entendre ma voix;
Du ſceptre chancelant je viens plaider les droits,
Rappeller les Bourbons au rang de leurs ancêtres,
Et le Peuple Français à l'amour de ſes maîtres.
Que les tems ſont changés! quand je vins au Conſeil,
La Cour brilloit encor d'un pompeux appareil;
De Verſailles ſur-tout, de ces lieux magnifiques,
Les courtiſans en foule inondoient les portiques,
Et les autres Etats, également ſoumis,

Confondoient dans leurs vœux Antoinette & Louis.
Un étranger ſorti d'une ſecte ennemie ;
En un vaſte déſert a changé ma Patrie ;
Ses perfides conſeils, ſur le front de Louis,
Ont flétri la couronne & deſſéché les lys ;
Tout a péri, grands Dieux ! entre ſes mains funeſtes !
De nos Français, dis-moi, que ſont ici les reſtes ?
Les droits ſont-ils ſans force, & les loix ſans vertu ?
Enfin Nekre à ſes pieds a-t-il tout abattu ?
De ce qui s'eſt paſſé, je fus inſtruis à peine.

DURUEY

Dans la tombe on venoit de deſcendre Vergenne ;
Quand Montmorin parut ; ſes commis affligés
L'obſervent en ſilence autour de lui rangés ;
Il quitte les états de la fiere Armorique ;
Il fonde ſur Gérard toute ſa politique ;
Ce tortueux Gérard qui ſoutint autrefois
Du débile Gravier la trop timide voix ;
L'œil morne maintenant, les paupieres baiſſées,
Craint de payer lui ſeul leurs ſotiſes paſſées ;
Pour Montmorin, il offre en parole, en écrit,
Dans un très-petit corps un plus petit eſprit ;
Des bienfaits de Louis, comblé dès ſon enfance,
Il ne ſçut le ſervir que de ſon ignorance ;
La guide de l'Europe échappée à ſes mains,
Voltige au gré des vœux de tous les Souverains ;
Guſtave le dédaigne, & Joſeph le commande,
L'aigle de Frédéric plane ſur la Hollande :
Mais un bruit qui bientôt s'accrédite à la Cour,
Vient d'un premier Miniſtre annoncer le retour.
De l'œil-de-bœuf ému les voûtes retentiſſent,

Du Courtiſan pillard les cheveux ſe hériſſent ;
Caſtries fuit, Ségur fuit, pouſſant des cris aigus ;
Breteuil même étonné regarde vers Dangus :
Brienne, s'aſſeyant ſur les marches du Trône,
Du pouvoir ſouverain cependant s'environne,
Et du hardi Prélat l'eſprit inſidieux
Contre nous ſe déploie en édits déſaſtreux ;
Les enfans de Thémis, fuyant leur domicile,
Dans des Temples obſcurs vont chercher un aſyle ;
Et priſonniers au ſein d'un nouvel Illion,
Ils prédiſent le trouble & la confuſion ;
Sabatier, qui des ſiens anime le courage,
Propoſe les Etats pour arrêter l'orage,
Et redoutant l'eſſor de ce nouveau-Viſir,
Tout bon Français bientôt marque même déſir.
Nos Sénats réunis, brillans de renommée,
Entraînent ſur leurs pas & la mitre & l'épée ;
La cour paroît céder, & Brienne aux abois,
Fixe un terme à nos vœux qu'il retarde vingt fois.
Des Peuples en ſuſpend la trop vaine eſpérance
Fonde ſur les Etats le ſalut de la France.
Cependant le Prélat, ſans meſure ni frein,
Rompt & détruit le ſoir ce qu'il fait le matin ;
En arrêts impuiſſans en vain il ſe conſume,
En vain des beaux-eſprits il emptunte la plûme ;
Il eſt contraint de fuir, ſuivi de Lamoignon,
Qui depuis... Mais alors on eſtimoit ſon nom ;
Dans ce moment d'effroi, de trouble & de ſcandale,
Nekre fait retentir les cris de ſa cabale ;
Le Peuple s'en émeut, Verſaille eſt effrayé,
Enfin le Roi le nomme, & Lambert eſt rayé.
Le Génevois ſoudain, & ſon ardente clique ;

Sappent à coups preſſés le pouvoir monarchique;
Des mains de Cérutti pleuvent mille pamphlets;
Les Princes, les Prélats ſont livrés aux ſiflets,
Et de l'Italien la plume incendiaire,
De Geneve en nos murs veut alumer la guerre.
C'eſt en vain que d'Artois, Condé, Bourbon, Conti,
S'oppoſent aux efforts d'un eſprit perverti;
Ils ſont prêts à périr ſous les débris d'un Trône
Que ne connoîtroit plus l'œil même de Calonne.

CALONNE.

Comment un tel projet manqué dans tous les tems,
Peut-il encore avoir de nombreux partiſans?
On ſait qu'à ſes Barons, trop fiers de leur fortune,
Philippe oſa jadis oppoſer la Commune;
Mais un plan ſi voiſin de la confuſion,
Obtint bien rarement ſon exécution.

DURUEY.

Nekre, d'un eſprit vain, & tout plein de lui-même,
Croit que tout doit céder à ſon vaſte ſyſtême,
Que la France à genoux, l'encenſoir à la main,
Pour tout autre que lui n'aura que du dédain;
L'inſenſé ne voit pas que tout prêt du naufrage....

CALONNE.

Je viens, s'il en eſt tems, pour conjurer l'orage;
D'un billet, que dans Londre on m'adreſſa d'ici,
Dans ce jour, m'a-t-on dit, je dois être éclairci;
On parle d'attentats, de révolte & de crimes;
On tait les criminels, ainſi que les victimes.

DURUEY.

Protégez cet Empire, ô dieux de mon pays!

CALONNE.

Sans doute il faut pleurer le ſuperbe Paris.

DURUEY.

Ce n'eſt plus cette ville en merveilles féconde,
Que la Seine autrefois, l'arroſant de ſon onde,
Contemploit, & voyoit la reine des cités;
Ce n'eſt plus qu'un amas d'horribles cruautés;
Effrayés des apprêts de nos guerres civiles,
L'abondance & les arts ont fuit de leurs aſyles;
On y ſouffre le meurtre, & de la rrahiſon
On offre à prix d'argent de payer le poiſon.
Le citoyen y foule une terre étrangere;
Le bourgeois veut pour loix donner ſa regle auſtere;
Et le bruit des guerriers, aux armes l'appellant,
L'artiſte dans ſes mains voit mourir ſon talent.
La liberté pour nous ne fut que la licence;
Le cœur droit de Louis eſt dans la confiance,
Et ne croyant céder qu'aux vœux des bons Français,
D'une affreuſe anarchie il ſouffre les excès.

CALONNE.

Le voile des Rhéteurs étendu ſur la France,
Annonce de l'état l'entiere décadence;
Où le raiſonnement vient gâter la raiſon,
Richelieu même doit le pas à Pétion:
Des abus de l'eſprit trop ordinaire exemple;

Colbert & Chapelier diſputeroient enſemble,
Et le ſophiſme admis pour maxime d'état,
Target doit dans Dénain décider du combat.

DURUEY.

Nekre fut des premiers à franchir la barriere;
A tous nos raiſonneurs il ouvrit la carriere;
Et dans moins de vingt ans, ces publiques leçons
Ont produit les écueils auxquels nous périſſons;
Lui-même & Cérutti.

CALONNE.

Je vais ici l'attendre;
Toi, paſſe chez la Reine, où je dois me rendre.

SCENE II.

NEKRE, CALONNE, CERUTTI.

CALONNE.

ENFIN vous l'emportez, Monſieur, & notre Roi
Vous éleve en un rang qui fut jadis à moi;
Il vous fait Directeur des tréſors de la France.

NEKRE.

Un titre entre nous deux met quelque différence;
Par-là, Louis eſt juſte, & fait connoître aſſez
Qu'il veut récompenſer les ſervices paſſés.

CALONNE.

Sans nous en rapporter aux jugemens des hommes,
Le deſtin de l'état montrera qui nous ſommes;

J'ai prévu, j'ai parlé dans un conflit si grand ;
On céde à des raisons dont vous êtes garand.

NEKRE.

Si j'avois à parler à d'autres qu'à Calonne ;
Je laisserois briller l'éclat qui m'environne ;
Et mon compte rendu dans mes habiles mains,
Les tiendroit au niveau du reste des humains.
Je dirois qu'un Ministre, ayant mon caractere,
A droit, sur sa parole, aux respects de la terre.
Mais enfin, puisqu'ici le Ciel veut nous unir,
Vois Nekre tout entier, & parle sans rougir.

CALONNE.

Je rougis pour toi seul, pour toi, dont l'artifice
A conduit ma patrie au bord du précipice,
Dont l'ignorante main seme ici les forfaits,
Et fait naître la guerre au milieu de la paix.
Pour moi, qui de l'Etat dirigeant la Finance,
Laissa chacun jouir des droits de sa naissance,
L'on ne m'a jamais vu, trahissant mon devoir,
Confondre en même rang le soc & l'encensoir ;
Et périsse à jamais la fausse politique
Qui conçoit sans degrés un Etat Monarchique ;
Qui veut au même poids peser tous les mortels,
Qui du sang des Français cimente ses autels,
Et n'ayant que Reynal, & Guillotin pour guides,
Ne peut nous rendre égaux qu'à force d'homicides,
Oui, je doute, Monsieur, que les yeux de Louis
D'un prestige aussi vain soient long-tems éblouis ;
Il pourroit entraîner des suites trop sinistres.

NEKRE.

Je dédaigne, Monsieur, la foule des Ministres ;
Qui se traînant toujours sur des formes d'Etat,
Gouvernent d'habitude, & régnent sans éclat.
Avant moi, Richelieu fit tout céder au Trône ;
De Louis sur sa tête il plaça la Couronne,
Et portant le Monarque au faîte des grandeurs,
Laissa loin de ses pas ramper ses successeurs.
Je viens après cent ans, jaloux de sa mémoire,
Par un nouveau chemin ravir la même gloire,
Et me faisant du Peuple un bien plus fort appui ;
Régner tout-à-la-fois sur le Trône & sur lui.

CALONNE.

Mais la Cour sera-t-elle aussi d'intelligence ?

NEKRE.

Je saurai, croyez-moi, la réduire au silence ;
De la philosophie embrassant les Autels,
Je porte ma fortune au-dessus des mortels.

CALONNE.

Je ne puis encenser une Philosophie,
Sous lequelle je vois toute gloire avilie ;
Qui seme le désordre & la division ;
Respectant, comme vous, l'homme, & la Nation ;
Ne doit-elle pas tout à ceux, dont le génie

La tira de l'enfance & de la barbarie ?
A ceux dont le talent, dans le plus grand des Arts,
Toujours en ſa faveur ſut fixer les haſards ?
A ceux qui des deſtins, Maîtres, pour ainſi dire,
Préparent de loin la grandeur de l'Empire ?
S'il nous eſt glorieux de nous dire Français,
La multitude ont peu de part à ces ſuccès ;
Et quand il faut, Monſieur, conjurer la tempête,
Que peuvent mille bras dépourvus d'un tête ;
D'une fauſſe lumiere on doit craindre l'éclat ;
Par-tout elle perdit & le culte & l'Etat ;
Et le Peuple changeant ſeulement de ténebres
Marque de flots de ſang ces époques célebres.
Le tems, & la raiſon ramenent les eſprits ;
Les Français rougiront d'avoir été ſurpris.
Du Roi déſabuſé que ne peut la furie ?

NEKRE.

Suffren dans Siſteron tremble encor pour ſa vie.
Vois le Peuple Breton inſtruit par Montmorin,
Soutenir mes projets les armes à la main ;
D'Orléans, dans Paris, arbore ma banniere ;
Le bourgeois n'y tient plus ſon front dans la pouſſiere ;
A Marſeille & dans Aix, le Tribun Mirabeau,
Au rochet, à la robe, ouvre plus d'un tombeau,
Et ſans gloire aujourd'hui, cette Nobleſſe antique
Préfere à ſes lauriers la palme académique ;
Ignorant qu'en cet art, dès long-tems dénigré,
Qui ne vole au ſommet rampe au dernier degré.
Des enfans d'Apollon careſſant la rudeſſe ;
On la voit mendier les myrthes du Permeſſe ;

Les Boufflers, les Duras, ſavent faire un diſcours ;
Sedaine le Maçon s'aſſeoit près des Harcourts.
Nivernois au conſeil, & Beauvau dans l'armée
Ne doivent qu'à moi ſeul toute leur renommée.
Lauraguais n'eſt qu'un fou, Biron un partiſan ;
Liancourt croit déjà n'être plus courtiſan ;
Fézenſac m'obéit, & Périgord végete ;
Mouchy de ſon ſalut ſeulement s'inquiete ;
Bouillon vit ignoré ; Montmorin aujourd'hui
Couvre ſa nullité de mon utile appui ;
Narbonne aux pieds de Staal voit écouler ſa vie ;
Le ſang de vos Héros au publicain s'allie ;
Et riche de l'emploi de Maître de l'Hôtel,
Deſcars, le fier Deſcars ſuccede à Montmartel.
De Louis, par ſon cœur conduit dès ſa naiſſance,
Le ruſé Maurepas ſut prolonger l'enfance ;
Confiant dans Vergenne, il crut régner par toi,
Deſpote ſous Brienne, & Plébéien ſous moi,
Une âme noble & franche eſt tout ſon caractere ;
Et le mal qui fut fait fut de ſon miniſtere.
Voilà ce dont on veut que je ſois alarmé :
Le reſte ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

CALONNE.

En étranger jaloux c'eſt juger ma Patrie ;
Quoi ! vous comptez pour rien nos Héros dans l'Aſie ;
Et Condé dans Friberg, dans nos îles Bouillé ;
Rochambeau dans Boſton, peut-il être oublié ?
Je vous rappellerois d'Eſtaing & la Grenade,
De Quélen, jeune encor, la célebre Ambaſſade ;
D'Albert, Broglie, Laval, qui tous ſujets ſoumis,

Sont

Sont encor la terreur de tous nos ennemis.
Toujours on trouve en vous cette orgueilleuſe ivreſſe ;
D'une âme folle & vaine, & ſans ſcélérateſſe ;
Mais détaillant un peu votre vaſte tableau,
Ne ſoupçonnez-vous pas ce même Mirabeau ?
Dans vous, l'ambition peut n'être pas un vice ;
Burrhus ambitieux fut trompé par Narciſſe ;
Et ce bruyant Philippe idole de Paris ;
Eſt-il auſſi flatté d'être de vos amis ?
D'Albion préférant les mœurs & les maximes ;
Des mains d'un ſcélérat, il peut voler aux crimes.
Cet homme eſt Mirabeau ; redoutez tout de lui.

NEKRE.

Que peuvent-ils ſans moi ? J'ai le Peuple aujourd'hui ;
Tout doit fléchir ici ſous le joug populaire.

CALONNE.

C'eſt eſtimer trop haut la faveur du vulgaire ;
Car de ce Peuple enfin dont on fait tant de cas,

NEKRE.

Je ſéduirai les cœurs.

CALONNE.

Ils ſolderont les bras ;
Et tournant contre vous votre propre artifice
De la chute du Trône, ils vous rendront complice.
Mon amour pour mon Roi ;

NEKRE.

C'eſt le pouſſer trop loin.

CALONNE.

Sans doute, & c'eſt vous ſeul que regarde cu ſoin.

SCENE III.

NEKRE, CÉRUTTI.

NEKRE.

AMBITIEUX eſclave, & né pour toujours l'être,
Avec peine dans moi tu reconnois un maître ;
Tu voudrois m'éffrayer du nom de Mirabeau ;
Le cédre voit en paix croître l'humble roſeau ;
C'eſt à toi qu'appartient l'honneur de le confondre,
Ami, je te chargeai du ſoin de lui répondre,
Sur-tout qu'en tes écrits.....

CÉRUTTI.

Oui, j'ai tout préparé ;
Ce que juſqu'à préſent le Peuple a révéré,
Eſt préſenté par moi comme un culte frivole ;
J'ai renverſé le temple, & j'ai briſé l'idole ;
Nourri, vous le ſavez, à l'ombre des Autels,
J'allois y bégayer des ſermens éternels,
Quand d'un Miniſtre altier la ferme politique
Briſa de Loyola le ſceptre tyrannique ;
Il ouvrit la carriere à mes jeunes talens ;
Je défendis Ignace & ſes nombreux enfans,

Et de l'ambition la premiere étincelle
Dans mon novice cœur fut le fruit d'un ſaint zele ;
Depuis étudiant le monde & ſes ſecrets,
Je ſervis avec vous de plus grands intérets ;
Mais en me partageant entre Genève & Rome,
Je ſçus à toutes deux préférer le grand homme.
Comptez ſur moi, Seigneur, & ſoyez mon appui.

NEKRE.

Mon cœur reconnoîtra ce ſervice aujourd'hui ;
Mais dédaignant des cours la vieille politique,
Fixons l'œil cependant ſur la choſe publique ;
Conſultons le moment par qui tout eſt permis,
Et le beſoin d'argent à qui tout eſt ſoumis.

Fen du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Le Comte DE MIRABEAU, le Marquis DE SAINT-HURUGE.

Le Comte DE MIRABEAU.

VIENS, ſuis-moi, d'Orléans en ces lieux ſe doit rendre;
Je pourrai cependant te parler & t'entendre;
Inſtruis-moi des ſecrets que doit t'avoir appris
Le ſéjour que pour moi tu viens faire à Paris;
De ce qu'ont vu tes yeux parle en témoin ſincere;
Songe que du récit enfin que tu vas faire,
Dépendent les deſtins de l'Empire François;
Que fait-on dans Paris? Que dit-on au Palais?

Le Marquis DE SAINT-HURUGE.

La Capitale encor à ſon Prince fidele,
Voyoit, ſans s'étonner, une armée autour d'elle;
Les Gardes ſeulement, aſſurés de ſecours,
Payés par d'Orléans, murmurent tous les jours;
La foibleſſe du Chef à leurs yeux découverte,
De Biron au cercueil leur fait pleurer la perte;
Mais, ſans éterniſer des regrets impuiſſans,
Portés à la révolte, ils ſuivent d'Orléans.

Le Comte DE MIRABEAU.

Nous saurons employer ces nouveaux Janissaires ;
Que font en ce moment nos secrets émissaires ?
Dans les replis des cœurs, ami, n'as-tu rien lu ?
Philippe y jouit-il d'un pouvoir absolu ?

Le Marquis DE SAINT-HURUGE.

D'Orléans est content, si nous voulons l'en croire,
Et semble se promettre une heureuse victoire ;
Mais en vain par ce calme il croit nous éblouir,
Il affecte un repos dont il ne peut jouir.
C'est en vain que, trompant son calcul ordinaire,
Limon cherche en son nom, à gagner le vulgaire,
Le peuple se souvient, malgré son amitié,
Qu'il l'a de son Palais privé de la moitié,
Lorsque pour agrandir sa fortune nouvelle,
Il fit à ses voisins une injuste querelle.
Moi-même, j'ai souvent entendu ses discours ;
Le peuple craint Philippe, & le craindra toujours ;
Ses caresses n'ont point effacé cette injure.
Pour lui, votre absence est un sujet de murmure.
Tous regrettent le tems à leurs penchans si doux,
Quand au Palais Royal on entendoit que vous.

Le Comte DE MIRABEAU.

Quoi ! tu croirois, ami, que mes fautes passées
Déjà des mains du tems pourroient être effacées ?
Tu crois, qu'obéissant à mon plus chaud désir,
Paris m'écouteroit encor avec plaisir ?

Le Marquis DE SAINT-HURUGE.

Le ſuccès déſormais réglera ſa conduite,
Il faut voir de la cour la victoire ou la fuite.
L'habitant de Paris, aimant toujours ſes Rois,
Obéit ſans murmure à leurs plus dure Lois;
Il ne trahira point l'amour de tant d'années;
Mais enfin le ſuccès dépend des deſtinées;
Si l'heureux d'Orléans, ſecondant notre ardeur,
Au château de Verſaille eſt déclaré vainqueur,
Vous verrez ces Bourgeois lui rendre dans leur Ville,
Avec l'obéiſſance, un hommage ſervile;
Mais ſi dans ſon deſſein, les haſards plus puiſſans
Marquent de quelque affront le nom de d'Orléans,
Alors, je l'avouerai, tremblant de votre audace,
Je crains pour vous, Monſieur, quelqu'affreuſe diſgrace;
Nekre, vous le ſavez....

Le Comte DE MIRABEAU.

Peut-être avant ce tems
Je ſaurai l'occuper de ſoins plus importans.
Je ſais que ce Miniſtre a juré ma ruine,
Je ſais, s'il triomphoit, le ſort qu'il me deſtine;
Il regne ſeul, & moi, perdu dans nos Etats,
Je me vois le héros de futiles débats.
Voilà le Peuple, ami; l'apparence le guide.
Nekre eſt tout à ſes yeux, & nouvel Ariſtide,
A cet homme hautain, cupide, ambitieux,
Il prodigue aujourd'hui le nom de vertueux;
Mais j'ai ſu lui donner plus d'un ſujet de veilles,
Et le bruit en ira bientôt à ſes oreilles.

Le Marquis DE SAINT-HURUGE.

Quoi donc ! qu'avez-vous fait ?

Le Comte DE MIRABEAU.

Je prétends aujourd'hui
Que cet homme périſſe, & la Reine avec lui.

Le Marquis DE SAINT-HURUGE.

Quoi ! la Reine, Monſieur, cette auguſte Marie,
Qui dans tant de beautés pour le Roi fut choiſie ?

Le Comte DE MIRABEAU.

Que parle-tu de Roi, quand l'aîné des Bourbons,
Louis, d'un vil banquier écoutant les leçons,
Quitte, pour ſuivre Nekre en des ſentiers vulgaires,
Les glorieux chemins que lui traçoient ſes peres ;
Un tel diſcours dans moi te doit être nouveau ;
Approche, Saint-Huruge, & connois Mirabeau.
J'ai ſu, même à tes yeux, dès mes jeunes années,
Paroître dédaigner mes hautes deſtinées ;
Mais les tems ſont venus où je dois de mon cœur
Te dévoiler enfin la ſombre profondeur.
Altier, impérieux, mais ſouple & populaire,
Du Peuple inceſſamment je plaignis la miſere ;
Sentant que par lui ſeul je pouvois m'élever,
Du ton de mes pareils je ſus me préſerver ;
Et ſi Nekre avant moi ſe ſervit de ſes larmes,
Que ne peut Mirabeau muni des mêmes armes ;
Du Peuple, en nos Etats, je me fis le tribun ;
J'excitai d'Orléans, je ſéduiſis d'Autun ;

D'Autun dont le cœur jeune, & la bouche encor pure
Contre le Sacerdoce invoque la Nature ;
A Philippe, ſoumis à ſes avares goûts,
Je promis les tréſors qu'il prodiguoit pour nous ;
Même je fis briller aux yeux de ſa compagne
Le ſceptre du Régent, & l'oubli de l'Eſpagne ;
Ainſi me préparant à de plus grands combats
Je devins le fanal de nos jeunes Etats ;
Fondateur de leurs Loix, ſans avoir leur eſtime,
J'y prêchai les vertus, & méditai le crime.
D'Orléans, me dis-tu, ſe croit Roi dans Paris ;
Je le mettrai lui-même au nombre des Proſcrits ;
Oui, ne t'y trompe pas, ce Philippe ſi brave,
Ce fanfaron du crime a l'âme d'un eſclave.
Prêt à régner, ami, ſi nous ſommes heureux,
Prêt à fuir, ſi le ſort contrarioit nos vœux ;
Enfin, pour m'aſſurer la faveur ſouveraine,
Il faut perdre avec Nekre, Orléans & la Reine ;
Sans femme, ſans miniſtre, abhorrant nos Etats,
Le timide Louis va me tendre les bras.
J'ai pour tromper Philippe, aſſuré mes meſures ;
Et parmi ſes agens, ſu choiſir des mains ſûres.

Le Marquis DE SAINT-HURUGE.

Ainſi donc, vous pouvez douter de ſes vertus ?

Le Comte DE MIRABEAU.

Ce ſeroit m'occuper de ſoins trop ſuperflus.
Laiſſons les longs ſecours d'un vaine prudence,
Et fixons dès ce jour le deſtin de la France.

Le Marquis DE SAINT-HURUGE.

Qu'à tous les bons Français ce moment ſera doux,
Vous régnerez par eux, ils régneront par vous.

Le Comte DE MIRABEAU.

Tu voudrois que pour prix de ce projet ſiniſtre
D'un fantôme de Roi mépriſable Miniſtre,
Dès long-tems dévoré de la ſoif de régner,
Au gré de tes François j'aille me gouverner ?
Au Peuple, j'ai rendu d'ambitieux ſervices,
Sans prétendre jamais adorer ſes caprices ;
Et je laiſſe à Guignard, au modeſte Cicé,
A ſigner un arrêt qu'ils n'ont pas prononcé ;
Va, le foible Louis nous fit ce que nous ſommes ;
Mais le Peuple toujours fut fait pour les grands hommes.

Le Marquis DE SAINT-HURUGE.

De vos vaſtes deſſeins je n'étois point inſtruit ;
Vous ſavez, contre vous on répand plus d'un bruit,
Qui, quoique dénués de toute vraiſemblance,
Pourroient tromper vos vœux, même dès leur naiſſance.

Le Comte DE MIRABEAU.

Tu verras, m'érigeant en Richelieu nouveau,
Louis & ſes Sujets aux pieds de Mirabeau.
D'orgueilleux orateurs, l'ignorante éloquence,
Par les loix de Cujas, voudroit régler la France ;
Et des Nobles ſans nom, honte de leurs aïeux,
S'honorent de les ſuivre, & de ramper ſous eux ;
Malgré ces mirmidons, au temple de mémoire,

Dieu-donnéde ſa vie énorgueillit l'hiſtoire ;
Par lui le nom Français, à l'Univers porté,
Brille encor des rayons de l'immortalité.
Il eſt tems d'arrêter cette démagogie ;
Si je fus des premiers à lui donner la vie ;
C'eſt que je dus chercher dans la confuſion
Les ſeuls degrés permis à mon ambition ;
Mais ces premiers pas faits, effort de mon génie,
Je veux rendre au Conſeil ſa premiere énergie.
Que de ce vain Sénat le temple ſoit fermé,
Et que tout rentre ici dans l'ordre accoutumé.

Le Marquis DE SAINT-HURUGE.

Etes-vous ſans ſoupçons du jeune la Fayette ?
Sa prudence en tout ſens s'agite & s'inquiette.
Commandant de la Garde, & maître dans Paris,
Dans le parti du Peuple il a tous ſes amis.

Le Comte DE MIRABEAU.

La Fayette n'eſt point ce qu'un vain Peuple penſe ;
Le haſard le ſervit à Boſton, comme en France,
Où croyant voir en lui l'eſprit de Washington,
Le Bourgeois ſe croit brave à l'abri de ſon nom ;
De cette Tragédie un muet perſonnage,
Un garde de Bailly, pouroit me faire ombrage ;
Aujourd'hui la Fayette, aux yeux des Nations,
N'eſt que l'exécuteur de nos proſcriptions ;
Et bien plus commandé, crois-moi, qu'il ne commande ;
D'un, où d'autre côté, qu'à périr il s'attende,
Ou maſſacré par eux, ou condamné par moi
Comme un chef de parti qui menace ſon Roi ;

Mais, voici d'Orléans, ſuivi de ſon la Touche.
Toi, prends garde qu'un mot n'échappe de ta bouche.

SCENE II.

Le Duc D'ORLEANS, le Comte DE LA TOUCHE, Le Comte DE MIRABEAU, le Marquis DE SAINT-HURUGE.

Le Comte DE MIRABEAU.

Enfin, voici le jour marqué pour vos exploits;
Vous ſeul tenez le ſort des Peuples & des Rois.
Souple à mes volontés, le ſénat de la France
Se range de lui-même à votre obéiſſance.
Saint-Huruge, Seigneur, nous répond de Paris,
Et dans ce Château ſeul ſont tous vos ennemis.
Bientôt pour nos neveux, par un titre plus juſte,
Philippe d'Orléans ſera Philippe-Auguſte.

Le Duc D'ORLÉANS.

Je ſais, en dirigeant nos deſſeins importans,
Ce que je dois, Monſieur, à vos ſoins obligeans,
Et j'eſpere avant peu reconnoître ce zele;
Mais, je vais vous parler en complice fidele:
Plus j'approche du but de mon ambition,
Plus je ſens dans mon cœur d'irréſolution.
Si la Cour me punit, je fus un peu ſincere:
Ma hardieſſe au Roi, ſans doute a pu déplaire,

Et de Brienne, errant en pays étranger,
L'exil a pu suffire, enfin, à me venger.

Le Comte DE MIRABEAU.

Pourquoi parler, Seigneur, d'exil & de vengeance ;
Votre grand cœur suffit aux destins de la France,
Et si, pour commander en Maître aux Nations,
L'homme foible a besoin du feu des passions,
Philippe du même œil qui confond le superbe,
Doit voir l'Aigle dans l'air, & l'insecte sous l'herbe ;
Sous les débris du trône étouffer ses rivaux,
Et par l'égalité régner sur ses égaux.

Le Comte DE LA TOUCHE.

Mais ne craignez-vous pas que cette politique
Qui conduit sur nos pas un peuple fanatique,
Appréciée enfin par tous les bons esprits,
Au lieu de ses respects, n'attire ses mépris ?
Déjà de Charles V on lui trace l'histoire ;
Bailly, comme Marcel, si l'on veut les en croire,
Par le peuple élevé doit tomber comme lui ;
Il est.....

Le Comte DE MIRABEAU.

Pour un Maillard cent Marcel aujourd'hui.
Ne craignez point, Seigneur, qu'aucun puisse vous nuire,
Si par l'exemple seul, on pouvoit se conduire,
Je vous rappellerois un de ces noms fameux,
Qui fut tout par lui-même, & rien par ses aïeux.
Nous sommes ici bas ce que nous voulons être ;
L'homme doit obéir, le grand homme être maître.

Le Duc D'ORLÉANS.

Mais pour mettre à profit vos utiles leçons,
Avons-nous de Paris les ſoixante cantons ?
Le ſoldat pourra-t-il, entraînant la Fayette,
Le déſigner l'auteur du coup que je projette ?

Le Marquis DE SAINT-HURUGE.

Oui, Seigneur, vous pouvez compter ſur nos amis;
Les gardes, les bourgeois, tout vous ſera ſoumis;
Et du peuple gagé les cohortes ſans nombre,
Couvriront nos deſſeins du voile le plus ſombre.

Le Comte DE LA TOUCHE.

Mais, la Ducheſſe ici.

Le Comte DE MIRABEAU, *au Marquis de Saint-Huruge.*

Vas, je reſte en ces lieux;
Sur tous ſes mouvemens, je fixerai les yeux.

SCENE III.

Le Duc D'ORLEANS, la Ducheſſe D'ORLEANS, le Comte DE MIRABEAU, le Comte DE LA TOUCHE.

Le Duc D'ORLÉANS.

Ou courez-vous, Madame, & d'où viennent ces larmes ?

La Ducheſſe D'ORLÉANS.

Vous ſeul pouvez, Seigneur, diſſiper mes alarmes.
On dit; même ce bruit ne paroit pas nouveau,
Qu'en vous montrant le trône, on vous mene au tombeau
Que parmi vos amis; puis-je achever le reſte?

Le Duc D'ORLÉANS.

Moi, que je craigne d'eux un deſſein ſi funeſte;
Ah! Madame, écoutez un plus heureux tranſport;
Nous allons au triomphe, & non pas à la mort;
Et voulant écarter la Cour & ſes Miniſtres,
Nous n'avons point formé de projets plus ſiniſtres.
De mon bonheur, enfin, pourquoi vous affliger?

La Ducheſſe D'ORLÉANS.

Dans quels ſiecles de ſoins vous allez-vous plonger.
Vous le ſavez, Seigneur, Penthievre vous adore;
mais de l'ambition, ſi la ſoif vous dévore,
Si l'honneur de régner, de mon bonheur jaloux,
M'enlevoit mon ſeul bien, m'arrachoit mon époux;
Enfin, ſi quelque main à tous les deux contraire,
Détournoit contre vous la fureur populaire;
Allons, loin de ces lieux attendre le ſuccès,
Ne vous refuſez pas à mes triſtes regrets;
Un cœur comme le mien ne peut-il vous ſuffire?

Le Duc D'ORLÉANS.

Pourquoi ces mots ſans ſuite, & que voulez-vous dire?

Le Comte DE MIRABEAU.

Quelqu'un pourroit-il nuire à Philippe aujourd'hui?

La Ducheſſe D'ORLÉANS.

Vous qui le conduiſez, répondez-vous de lui?
Ah! d'une ambition, que mon amour redoute
Quel but pourra jamais vous adoucir la route?
Eh! quoi, n'êtes-vous pas au plus ſublime rang?
N'eſt-ce pas vous manquer, manquant à votre ſang,
Un jour, il m'en ſouvient, dans un tendre délire,
Je voudrois, diſiez-vous, que maître d'un Empire,
Mais de plaire à Penthievre encore plus jaloux,
Elle eût avec mon cœur, mon ſceptre à ſes genoux:
Oui, c'eſt m'en donner un que ceſſer d'y prétendre.

Le Duc D'ORLÉANS.

Je ne puis réſiſter à cette voix ſi tendre,
Et je cede, ſans doute, à d'injuſtes ſoupçons;
Mais ſoyez déſormais toutes mes paſſions,
Je vous le dis ſans fard, ſans aucun artifice.

La Ducheſſe D'ORLÉANS.

Je connois mon époux, & je lui rends juſtice.

SCENE IV.

Le Duc D'ORLÉANS, le Comte DE MIRABEAU.

Le Comte DE MIRABEAU.

Les Miniſtres, Seigneur, ſe l'étoient bien promis.

Le Duc D'OBLÉANS.

Les Miniſtres, dis-tu?

Le Comte DE MIRABEAU.

Répandent dans Paris ;
Mais je crains cependant d'être un peu trop ſincere.

Le Duc D'ORLÉANS.

Non, parle.

Le Comte DE MIRABEAU.

J'obéis : on dit que votre mere,
Ecartant de ſon ſein le vieux ſang de Bourbon,
Ne tranſmit à ſon fils des Capets que le nom ;
Qu'à la gloire, oppoſant les plaiſirs les plus minces,
Philippe n'eut jamais les goûts chers aux grands Princes ;
S'il fut un moment fait pour étouffer ces bruits.

Le Duc D'ORLÉANS.

J'entends ; de tes conſeils je cueillerai les fruits.
Viens, & forçant enfin cette Cour à ſe taire,
Je ſçaurai lui montrer ce qu'Orléans peut faire.

Fin du ſecond Acte.

ACTE

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

La Marquise DE TOURZEL, CALONNE.

La Marquise DE TOURZEL.

Est-ce une illusion! en croirai-je mes yeux!
Calonne! quel chemin vous conduit en ces lieux ?...

CALONNE.

Je viens payer, Madame, excité par mon zele,
Ce que doit à son Roi tout serviteur fidele ;
Je sçais que je me livre à tous mes ennemis ;
Que je dois craindre Nekre, & ses nombreux amis,
Que j'irrite à la fois son orgueil, & sa haine ;
Mais sauvons, s'il se peut, & Louis, & la Reine.

La Marquise DE TOURZEL.

Depuis trois mois la Reine en son apartement
Cherche un peu de repos, & toujours vainement.
Elle rejete, hélas ! de son âme agitée,
Toute distraction par nos soins projetée ;
Elle embrasse son fils, tantôt pleure avec nous ;
Celui dont la priva le destin en courroux ;
Même, depuis huit jours, & plus triste, & plus sombre ;

Quelquefois elle semble appercevoir un ombre.
De mots entrecoupés, elle presse les sons ;
Jusques sur ses amis elle étend ses soupçons.
Les yeux remplis de pleurs, souvent d'un air austere ;
Elle apelle à grands cris, & Choiseul, & sa mere ;
Elle accuse le ciel, ou bien se plaint à tous
D'avoir été trompée, ainsi que son époux.
Oui, plus je la connois, plus mon courroux s'enflâme,
Quand je vois des Français calomnier son âme.

CALONNE.

Tout le mal vient de Nekre, & de sa vanité ;
Genevois & Sectaire avec la Royauté,
Il poursuit aujourd'hui la croyance romaine ;
Le sceptre & la Thiare ont des droits à sa haine ;
Et d'un comptoir obscur au grand jour parvenu,
Il ne veut plus, dit-il, de rang que la vertu.
Tel est des Novateurs le langage ordinaire,
Et comme en tous les rangs il existe un vulgaire,
Il a trouvé des grands dont les yeux fascinés,
Grossissent le troupeau de ses illuminés ;
Ou qui, peut-être aussi, plus adroits que les autres,
Espérent tout d'un Dieu dont ils sont les apôtres.
Mais on ouvre : La Reine.

SCENE II.

LA REINE, LA MARQUISE DE TOURZEL, CALONNE.

LA REINE A CALONNE.

Hélas ! je vous revois ;
Et peut-être, Monsieur, pour la derniere fois.

CALONNE.

Ah ! Madame, un moment, daignez tarir ces larmes.
Que peuvent à vos maux de stériles alarmes ?
Le monde est juste enfin, sur vous, sur votre époux,
Un jugement plus lent n'en sera que plus doux.
Eloignez de votre âme une douleur si vive.

LA REINE.

Prêtez-moi l'un & l'autre une oreille attentive.
Un songe qui m'effraie, & par-tout me poursuit,
Vient troubler mon repos & le jour & la nuit.
Je sais ce que l'on doit à de grossiers prestiges,
Et mon esprit armé contre ces vains prodiges,
Mépriſa dès long-tems la foibleſſe & l'erreur ;
Mais ce ſonge en mes ſens a porté la terreur.
Epouſe & mere enfin, pourrai-je être inſenſible,
Aux avis bienfaiſans d'une main inviſible.
J'errois dans les détours du Parc de Trianon,
Seule, au déclin du jour, dans un ſombre abandon,
Quand je vois près de moi s'élever de la terre

Un spectre; je veux fuir; grands Dieux! c'étoit ma mere
Dont la main soulevant ses longs habits de deuil,
Présente à mes regards la tête de Choiseuil.
Mon cœur, malgré mes sens, vers tous les deux m'entraîne.
Tremble, me dit le Duc; ô malheureuse Reine,
D'infâmes assassins redoute le courroux;
On en veut à tes jours, à ceux de ton époux,
D'Orléans; .... A ces mots les éclats du tonnerre
Dérobent à mes yeux, & Choiseul, & ma mere,
Et le Roi s'empressant à mes lugubres cris,
De cet affreux sommeil vient tirer mes esprits.
Que peut me préſager cette vue effroyable?
Pourroit-on ajouter au malheur qui m'accable,
Et réduite à pleurer, & mon fils, & l'Etat;
Faut-il pour mon époux craindre un assassinat?

La Marquise DE TOURZEL.

Ah! Madame, pourquoi vous effrayer d'un songe?

CALONNE.

Peut-être cet avis n'est point un vain mensonge,
Madame, & dans ce jour un peu mieux éclairci,
J'aurai le mot secret du billet que voici:
Puisse un vent favorable écarter ces nuages,
Et le calme en nos cœurs succéder aux orages.
Mais, Nekre vient.

LA REINE.

Allez, j'attends votre retour,
Je veux seule avec lui m'expliquer en ce jour.

SCENE III.

LA REINE, NEKRE.

NEKRE.

Quoi ! pendant que Louis eſt ſorti ſans eſcorte ;
La ſœur de l'Empereur attend ſeule à ſa porte !

LA REINE.

Je vous cherchois, Monſieur.

NEKRE.

Qui, moi, Madame.

LA REINE.

Vous.
Certains faits doivent être éclaircis entre nous ;
Et pendant que du Roi, la Cour cherche la trace ;
Il faut ſur mes ſoupçons, que l'on me ſatisfaſſe.

NEKRE.

J'ignore de quel crime on a pu me noircir.

LA REINE.

De tout ce que j'ai fait, je vais vous éclaircir.
Elle s'aſſied.
Quinze ans ſont écoulés depuis que la Couronne
Nous fit connoître, hélas ! les ſoucis qu'elle donne ;

Et quinze ans, désirant de voir son Peuple heureux,
Le Roi n'a pu jouir du plus doux de ses vœux.
Maurepas, vous savez, indiqué par son pere,
Nous parut à tous deux un ange tutélaire ;
Mais son expérience & sa capacité
Le cédoient de beaucoup à sa légéreté.
Il sut rendre du Roi le désir inutile,
En lui peignant toujours l'art de régner facile.
Vergennes le suivit ; docile à mes souhaits,
Sans achever la guerre, il accepta la paix,
Espérant avec elle, au sein de l'abondance,
Par d'assidus travaux régénérer la France.
Vains desirs ! vains projets ! de mon bonheur jaloux,
Le sort s'est constamment déclaré contre nous,
Et le Ciel ajoutant aux malheurs de la terre,
Nous vîmes succéder la famine à la guerre.
On changea de principe, on changea de conseil,
Sans pouvoir à nos maux mettre un sûr appareil ;
Et sans nous arrêter à la prompte disgrace
Du Prélat, dont ici vous occupez la place ;
Je viens à ce moment où mes heureuses mains
De Louis, contre vous, trompérent les chagrins ;
Sans doute, vous sentez, sorti du Ministere,
Combien votre conduite avoit dû lui déplaire ;
Et vos premiers travaux au Public consacrés,
Etoient même, sans moi, d'inutiles degrés,
Alors que Loménie, à ses mains incertaines,
Du tréſor épuisé vit arracher les rênes
Chacun se rappelloit votre superbe humeur.
De Stockolm, on craignoit même l'ambassadeur ;
Et peut-être doit-on aux soins de votre gendre,
Le parti que l'Europe, à Gustave a vu prendre.

NEKRE.

Madame, à qui cacher désormais nos malheurs ?

LA REINE.

Dans le secret du moins nous dévorions nos pleurs ;
d'être trop bien instruit, justement l'on soupçonne
Un Prince à qui la France assura sa Couronne.
Cependant, rejettant ceux qui briguoient ma voix,
Je peignis à Louis le besoin d'un bon choix ;
Et sans vous croire exempt de cabale & d'intrigue,
On écouta le Peuple, & j'écartai la brigue.
Ce n'étoit rien encor : votre religion
S'opposoit aux élans de votre ambition ;
On murmuroit, Monsieur, & faut-il vous le dire,
On annonça dès-lors les malheurs de l'Empire,
Si cet obstacle enfin, par moi seule abatu,
Vous livroit de Louis la facile vertu.
Malgré l'antique loi de l'autel, & du trône,
De Louis en vos mains je remis la couronne,
Il vous nomma Ministre, & pour tant de bienfaits,
Je ne vous demandai que l'amour des Français.
Sans danger pour l'Etat ne pouviez vous me plaire ?
Voilà ce que j'ai fait, en voici le salaire.
Attentif à fixer tous les regards sur vous,
Du nom même du Roi vous paroissez jaloux ;
De vos premiers projets la fausse économie,
N'offrit plus aux Sujets qu'une Cour avilie ;
Et vos comptes rendus, plus au Peuple qu'au Roi,
Parloient beaucoup de vous, de votre épouse ; & moi
Qui de tous vos travaux, devois, à plus d'un titre,

Etre la confidente au moins, ſinon l'arbitre,
Vous ſemblez éviter de prononcer mon nom.

NEKRE.

Madame, vous croiriez.

LA REINE.

Sur le moindre ſoupçon
Que mon autorité fait pencher la balance,
Je vous entends citer les malheurs de la France;
Comme ſi, trahiſſant, & mon fils, & mon Roi,
J'oſois ſacrifier tout le Royaume à moi.
Encor, ce ſeroit peu, ſi votre ingratitude
A me déplaire en tout, eut borné ſon étude;
Mais, qui peut ignorer que l'Etat aujourd'hui
Ne ſoit prêt de périr, & nous même avec lui.
Mépris de tous les rangs, haine de tous les Princes;
La Capitale en feu, de même les Provinces;
Le Roi craignant ſon Peuple, & ſon frere inſulté;
Par-deſſus tous les noms, votre nom exalté;
Tout ne montre-t-il pas que votre ſoin perfide
Fut de Perdre un Etat qui vous choiſit pour guide;
Car vos talens, qu'on porte à la ſublimité,
Livrent à nos ſoupçons votre fidélité.

NEKRE.

Accuſer à la fois ma droiture, & mon zele!

LA REINE.

Comme vous, Sunderland, pour ſon Prince infidele,
A Guillaume livra le crédule Stuart;

Vous n'eûtes à nos maux, Monſieur, que trop de part.
Vous rabaiſſez Louis, & d'un ton hypocrite,
Vous ne parlez jamais que de votre mérite ;
Vous oppoſant toujours au bien de nos amis ;
Appuyant en ſecret nos plus chauds ennemis ;
D'un Peuple qu'on ſéduit outrant le caractere,
Vous applaniſſez tout, alors qu'il faut lui plaire,
Pourvu qu'en votre nom, le bienfait accordé
Cache juſqu'au ſoupçon que Louis l'ait cedé.
Dans ce Paris enfin, fier de votre génie,
Vous allez triompher quand le Roi s'humilie :
Même j'ajouterai, que d'un front ſans égal,
On vit à vos côtés, & votre épouſe, & Staal.
Et ne tremblez vous pas, en voyant votre Maître,
S'il lui reſte du moins quelque déſir de l'être,
Sur un Peuple, par vous fidellement inſtruit,
Ne régner déſormais que par votre crédit.
De la France à l'Europe, aggravant les miſeres,
Peignant des maux réels, promettant des chimeres ;
Voilà les fruits amers de vos brillans travaux ;
Et lorſque je me plains à vous de tous nos maux,
Lorſque j'ai pu vingt fois comme ici vous confondre
Par de futiles mots, vous croyez me répondre ;
Vous, dont j'eus pu laiſſer mourir l'ambition
Dans le dédale obſcur de la Religion.

NEKRE.

Madame.

LA REINE, *ſe levant.*

C'eſt aſſez : j'ai trop ſu vous connoître.
Aux Etats, au Conſeil, allez parler en maître ;

C'eſt en cédant aux vœux d'un Peuple trop ingrat ;
Que j'ai perdu le Roi, moi-même ; & tout l'Etat.

SCENE IV.

NEKRE, MADAME NEKRE.

NEKRE.

AVEZ-vous entendu cette ſuperbe Reine ?

Madame NEKRE.

Hélas ! j'entendois tout, & plaignois votre peine.
Monſieur, nous ſommes ſeuls ; écoutez en ce jour
Un conſeil que dicta le plus ſincere amour.
Etrangers dans ces lieux, enchaînés l'un à l'autre,
Ma conduite toujours fut ſoumiſe à la vôtre.
De ce premier affront, ſongeons à profiter,
Peut-être la fortune eſt prête à nous quitter.
Evitons un retour qui ſerait trop funeſte,
Toute la cour nous hait, le clergé nous déteſte ;
Et s'il faut vous montrer enfin ce que je voi,
Ce peuple même ici me cauſe de l'effroi ;
Aux plus affreux excès ſon inconſtance paſſe :
Prévenons ſon caprice, & craignons qu'il ſe laſſe.
Gagnons le lac Léman, & ſes bords écartés,
Où nos aïeux, dit-on, jadis furent jetés.
Vous pouvez du départ me laiſſer la conduite ;
Sur-tout de vos tréſors j'aſſurerai la fuite.
Oui, le moindre incident, dans vos vaſtes projets,
Peut de votre carrière, encombrer les trajets ;

Le plus ſimple haſard des jeux de la fortune ;
L'intérêt ou l'intrigue, à la cour ſi commune ;
Dans vos amis le trouble ou la diviſion,
De tous vos ennemis la conſtante union :
Rendez-vous aux avis d'une épouſe alarmée,
Qui préfère vos jours à votre renommée.

NERON.

Madame, il n'eſt plus tems, le ſort en eſt jeté ;
Au ſommet du pouvoir en ce moment monté,
Il ſeroit trop honteux moi-même d'en deſcendre ;
J'ignore du deſtin ce que je dois attendre ;
Mais dût-il de mon ſort altérer la douceur,
Ailleurs, pour votre époux, il n'eſt plus de bonheur.
Je connois de Louis l'âme molle & facile ;
Trop long-tems de mes mains j'ai pétri cet argile.
Tout me répond encor, & du peuple, & de lui :
N'ai-je pas en moi-même un plus ſolide appui ;
Et pour me conſerver la faveur ſouveraine,
Je ſaurai me paſſer du crédit de la Reine.

Fin du troiſieme.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE DE LALLY, *seul.*

Souverains Protecteurs de l'empire des Lys,
Dieux ! témoins de la foi que je dois à Louis :
Ah ! quand sous son aïeul, j'ai vu périr mon pere,
En dois-je à ses enfans un respect moins sincere ?
Eloignez-vous de moi coupable ambition,
Trop criminel esprit de la sédition.
Si jadis cette Cour étoit fertile en brigues,
Voit-on dans nos Etats de moins noires intrigues ?
A trahir mon honneur, si j'étois destiné,
Reprenez le pouvoir que vous m'avez donné ;
Vous, qui toujours soumis à nos illustres Princes,
désirez seulement le bien de leurs Provinces.
Lally.... rentre en toi-même, & vois s'il t'est permis,
De livrer un secret qui perd tous tes amis.
Des amis.... des amis.... le sont-ils de ma gloire ?
Craignons de voir unis leurs noms, & ma mémoire.
Périsse bien plutôt jusques au souvenir,
De forfaits que jamais ne croira l'avenir.
Disciple humilié d'un Laclos, d'un Barnave,
Respirer sous des Rois, est-ce vivre en esclave ?
Ah ! cet antique tronc de l'Empire Français,
Ne dut qu'à ce pouvoir, sa gloire & ses succès.

Oui... que Calonne inſtruit.... Sauvons le Roi, la France;
Le bien de mon Pays ſera ma récompenſe.
Je périrai peut-être, en un ſi beau deſſein;
Le parti que je ſuis a plus d'un aſſaſſin;
Périſſons s'il le faut; mais qu'on entende dire,
Maltraité de ſon Roi, Lally ſauva l'Empire.
J'apperçois d'Orléans, & tous ſes conjurés:
Dieux! voilà les vertus que vous couronnerez.
Sortons.

SCENE II.

Le Duc D'ORLÉANS, le Comte DE MIRABEAU, LACLOS, CHAPELIER, BARNAVE.

Le Duc d'Orléans.

Vous, mes amis, contre une Cour parjure,
Qui voulez me ſervir à venger mon injure,
Mirabeau, Chapelier, vous Barnave & Laclos,
Antoinette fut ſeule auteur de tous mes maux;
C'eſt elle dont la main féconde en artifices,
Fit rompre deux hymens à mes vœux ſi propices.
Ses orgueilleux dédains rappeloient à Louis
L'épouſe du Régent, & la mienne, & leur fils.
De ſon eſprit mordant la piquure profonde,
Compare ces beaux jours aux brouillards de la fronde.
De Brouſſel & de Rets rappelant le tableau,
Elle peint d'Orléans comme un Beaufort nouveau.
Vengez-vous, vengez-moi, notre cauſe eſt commune;

Je mets entre vos mains mon nom & ma fortune ;
Prodiguez mes trésors au Peuple de Paris,
Ecartons de ces lieux, & la Reine & Louis:
De Ministres obscurs dispersons la cohue;
Et lorsque cette Cour, à nos pieds abatue,
De sa perte, en fuyant, donnera le signal,
Du Royaume pour lors Lieutenant-Général,
Je puis récompenser dignement votre zele;
Vous, Chapelier, des sceaux le gardien fidele,
Vous apprendrez à tous à respecter mon nom.
Laclos, prenez ma garde & remplacez Lomont.
Mirabeau de Paris aura le ministere;
Barnave choisira la marine ou la guerre.
Moi, je me guiderai toujours par vos avis,
Et nul n'aura d'emploi que vous, & nos amis.

Le Comte DE MIRABEAU.

Suspendez un discours dont la bonté me blesse,
Seigneur, de l'amitié redoutons la foiblesse;
Sa balance perfide aux plus grands intérêts
A des plus sages plans arrêté les progrès;
Sous un Prince absolu, dédaignant ces mesures,
Un Ministre affermi choisit ses créatures;
Mais en ce moment même où nous créons l'Etat,
Tout choix est important, tout emploi délicat;
Et, par exemple, au Ciel sa demeure ordinaire,
L'Astronome Bailly peut-il régler la terre?
Liancourt d'une excuse éludant le combat,
Guidera-t-il jamais les troupes de l'Etat?
L'un à sa passion doit tout son caractere.

D'Aiguillon n'a pour but que de venger ſon pere;
L'autre qui de courage a manqué de tout tems,
Peut, dans la politique, eſſayer ſes talens.
Mais ſur-tout écartons ces Gracques ſubalternes
Par mode conjurés, Catilina modernes,
Qui dans une bergere, un Saluſte à la main,
En parlant d'un Français, citent un nom Romain.
A tout un édifice une pierre peut nuire;
Un homme ſeul éleve ou détruit un Empire;
Mais Saint-Huruge accourt, & ſemble vous chercher.

SCENE III.

Le Duc D'ORLÉANS, le Comte de MIRABEAU, Le Marquis de SAINT-HURUGE, LACLOS, CHAPELIER, BARNAVE.

Le Marquis de SAINT-HURUGE.

Vous pouvez de Paris, Seigneur, vous approcher.
Aux Gardes révoltés la Fayette eſt en bute;
J'ai donné le conſeil, un autre l'exécute;
Et dans quelques momens tout Verſaille inveſti,
Déſormais à la Cour ne laiſſe qu'un parti.

Le Comte DE MIRABEAU.

Soit que la Cour demeure, ou bien prenne la fuite,
De ces lieux importans laiſſez-moi la conduite;
Je ſais de qui l'on doit ici ſe défier;
J'obſerverai Lally, j'aurai l'œil ſur Mounier;
Et faiſant de tous deux une juſtice prompte,
Je ſaurai, s'il le faut, vous en rendre un bon compte.

Le Duc D'ORLÉANS.

Nous nous abandonnons, Monſieur, à votre foi;
Aux Etats aſſemblés, allez donner la loi;
Pendant que de la Cour, obſervateur fidele,
J'exciterai du Peuple, ou retiendrai le zele.

SCENE IV.

Le Comte DE MIRABEAU, le Marquis DE SAINT-HURUGE.

Le Comte DE MIRABEAU.

DEMEURE, Saint-Huruge. Enfin voici le tems
Où le Trône ébranlé juſqu'en ſes fondemens,
Peut auſſi dans ſa chûte entraîner notre perte;
Le Peuple, aſſure-tu;

Le Marquis DE SAINT-HURUGE.

La plaine en eſt couverte,
Et dans quelques momens, Monſieur, ils ſont à nous.
Des ſoldats nous avons ſéduit l'eſprit jaloux;
Du Héros de Boſton ils échauffent le zele.

Le Comte DE MIRABEAU.

Les Héros ne ſont point taillés ſur ce modele.
La nature leur donne un bien autre reſſort;
Des Pilotes pareils ſont habiles au port;
Profitons ſeulement de ſa frêle ſageſſe.

Un

Un ſoin plus important en ce moment me preſſe ;
Et ſans me confier à ce Peuple nouveau,
Qui court s'aſſeoir au Trône, échappé du barreau :
J'ai ſondé les eſprits, & la Cour interdite,
Préférera, crois moi, la priſon à la fuite ;
Celle-ci de la guerre ouvriroit le chemin ;
Eh ! que peut ce Conſeil les armes à la main !
Non, nous ne ſommes plus au tems des Henri quatre,
Où les Sully ſavoient conſeiller & combattre.
A quelques gens d'eſprit l'Etat abandonné,
A perdu cet honneur qui l'avoit gouverné.
Les talens ne ſont plus qu'un vain jeu de mémoire ;
On calcule aujourd'hui tout, excepté la gloire.

Le Marquis DE SAINT-HURUGE.

Eh ! que faire, Monſieur, en ce péril nouveau !

Le Comte DE MIRABEAU.

J'ai prévu dès long-tems juſques à mon tombeau ;
Si le foible Louis, ſe courbant ſous l'orage,
Croit, ſe livrant au Peuple, échapper au naufrage ;
Qu'en habile uſurier, & peu propre au combat,
Nekre évite la guerre, & plus, l'aſſaſſinat,
Qu'Orléans effrayé des maux qu'il n'a ſu faire,
En fuyant pare au coup qui devoit m'en défaire :
Que la Fayette enfin, & vingt mille Soldats,
Sauvant mes ennemis, ſuſpendent leurs trépas ;
Alors tout mon projet n'étant plus que chimere ;
J'ouvre une main avide à l'or de l'Angleterre :
Ne pouvant de la France ennoblir le deſtin,
Je porterai le trouble & la mort dans ſon ſein.

De cette liberté l'esprit incendiaire,
Gagnera par mes soins jusques au Militaire.
Le Marin redoutant de libres Matelots,
Craindra leur inconstance encor plus que les flots.
Que les Chefs irrités par de sanglans outrages,
Au souffle de la haine alument leurs courages ;
Que par-tout ces tyrans, tant élus qu'électeurs,
Trouvent, au lieu de paix, d'éternelles clameurs ;
Que les Francs adoptant de nouvelles Patries,
Abandonnent la leur aux torches des furies.
Et puisse en ce néant, moi seul pensant en Roi,
Voir périr un état qui ne vit pas pour moi.
Mais on vient : poursuivons nos destins favorables,
Et s'il le faut, ami, perdons ces misérables.

SCENE V.

NEKRE, *seul.*

(*Il s'avance à pas lents, & paroît absorbé en lui-même.*)

NON, je ne croirai point que ce peuple aujourd'hui,
Ecoutant d'Orléans, m'abandonne pour lui.

Après un silence.

Tu ne le croiras point ? vain espoir qui te flate ;
Crois-en ce peuple au moins, lorsque sa rage éclate.
Crois-le, quand transgressant les plus saintes des loix,
Il ose violer l'asyle de ses Rois.
Ministre trop aveugle ! ô fortune cruelle !
J'avois cru t'échapper dans la race mortelle.
Ah ! pourquoi d'un vain nom désirant trop l'éclat,
Ai-je remis la main au timon de l'état ?

Montagnes de la Suiſſe ! horrible ſollitude !
Vous n'euſſiez à mon cœur offert rien d'auſſi rude !
De la Reine, comment ſoutenir le regard ?
Moi, d'un Peuple gagé, ridicule étendard,
Je croyois qu'à mon nom couloient ſes ſeules larmes ;
Et j'étois le ſignal de coupables alarmes.
Je croyois m'enivrer du plus doux des encens ;
Et j'étois le jouet des plus vils courtiſans.
Où fuir ! d'une maiſon ardente à ma ruine,
J'ai deſſéché le tronc juſques dans ſa racine :
Sa fureur s'étendant ſur ma poſtérité,
Peut-être on doutera que Nekre ait exiſté.
Hélas ! de mes travaux, affreuſe récompenſe ;
Mon nom, celui de Law, ſeront unis en France ;
Et les ſiecles diront, parlant de nos projets,
L'un perdit le Monarque, & l'autre les Sujets.
Ecartons ces penſers dont l'horreur m'environne ;
Voyons s'il reſte encor quelque reſſource au Trône ;
Eſſayons de calmer un peuple furieux.
Mais la Reine & Calonne avancent vers ces lieux.

SCENE VI.

LA REINE, CALONNE, NEKRE.

LA REINE A NEKRE.

Vous entendez ce Peuple, & voyez ce qu'il oſe,
Quand de l'état trahi, croyant venger la cauſe,
Les yeux ceints du bandeau de la rebellion,
Il a rompu le frein de la ſoumiſſion ;

Vous l'entendez, Monsieur, votre rare prudence,
Loin d'éteindre, alluma ce feu dans sa naissance ;
Et peut-être ses chefs, consommant leurs forfaits,
Du plus auguste sang vont souiller ce palais !

NEKRE.

Madame, je croyois !

LA REINE.

Ce mot n'est pas d'un sage ;
Qui croit toujours au calme est surpris par l'orage.

NEKRE.

Madame, permettez : quand je vins à la cour,
J'avois à réparer les torts de plus d'un jour.
Je crus qu'à son flambeau, l'amour de la patrie
Pourroit rendre à ce Peuple une utile énergie ;
Que l'exemple donné par le meilleur des Rois,
Feroit chérir en lui la douceur de ses loix ;
Sur-tout que les Français, ivres des droits du Trône,
Épureroient encor l'éclat de la couronne ;
Et que loin de briser ce sublime ressort,
L'honneur seul parleroit, non les droits du plus fort.
En connoissant la France, en lisant son histoire,
Madame, ainsi que moi, tout autre eût pu le croire.

CALONNE.

C'est l'histoire du jour qu'il falloit consulter.
Quand aux droits du Monarque on permet d'insulter ;
Lorsque sous le vain nom d'amour de la Patrie,

On alume par-tout les feux de l'anarchie ;
Lorſqu'ennemi du Trône, on en ternit l'éclat,
Doit-on être étonné que quelque ſcélérat,
Abuſant à ſon tour d'un Peuple trop crédule,
L'éloigne d'un reſpect devenu ridicule ?
La diſcorde aujourd'hui, par un ſecret nouveau,
Aux mains du Philoſophe a remis ſon flambeau ;
Et voyant s'allier le Sabat & la Pâque,
Elle prend pour brandons les rêves de Jean-Jacque.
Quoi ! pour rendre fameux Sieyes & Chapelier,
Faut-il troubler vingt ans tout un Royaume entier.
Craignons qu'autour de nous, des Princes plus habiles,
Ne mettent à profit nos diſcordes civiles.
Voyez de ſes malheurs, le Batave effrayé ;
Le Belge encor tremblant, & dans ſon ſang noyé ;
Et ſur-tout redoutons l'étroite politique
De ces adorateurs du Sénat d'Amérique,
Qui voudroient, écoliers de Price & de Francklin,
Habiller un Géant du juſte-au-corps d'un Nain,
Que ſon exemple fut la regle à qui tout cede ;
Mais le mal étant fait, cherchons-en le remede.
Ce n'eſt plus le moment de regrets & des pleurs,
Voyons à prévenir le plus grand des malheurs.

Fin du quatrieme acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LE ROI, CALONNE.

LE ROI.

(*Achevant de lire un billet que Calonne vient de lui remettre.*)

« Je remplis mon devoir de fidele ſujet. LALLY. »

Tout ce que l'on me dit peut-il être croyable ?
J'éprouverois le ſort d'un tyran exécrable !
Moi, qui pour mes Sujets le cœur plein de bonté,
Ai dépouillé les Loix de leur ſévérité.
Eſpérent-ils trouver leur bonheur dans ma perte ?
Ravir la liberté, qui leur étoit offerte,
Quand de leurs Chefs jaloux, voyant l'ambition,
Je voulus étouffer toute diviſion.

CALONNE.

Si l'on eût adopté vos Loix juſtes & ſages,
Les deux chefs de parti perdoient leurs avantages,
Et vos Peuples heureux par votre volonté,
Fuſſent reſtés ſoumis à votre autorité.
Mais ſe voyant trompés dans leur folle carriere,
D'Orléans ſut à Nekre allier ſa banniere,

Et de cette union l'imposant appareil
Effrayant vos amis, trompa votre Conseil.
Nekre abusé lui-même, & plein de confiance,
Se crut en ce moment l'idole de la France ;
Et soudain détruisant l'ouvrage de son Roi,
Il voulut être seul l'organe de la Loi.
Ainsi des deux partis, habiles à vous nuire,
L'un veut régner sans vous, & l'autre vous détruire.

LE ROI.

Un Bourbon s'unissant aux plus vils scélérats,
Croit se rendre fameux par des assassinats.
A condamner mon sang devais-je donc m'attendre !
Oui, s'il me déshonore, il vaut mieux le repandre,
Lui qui tout bouillonnant de fureur contre moi,
Vouloit s'accroître encor de celui de son Roi ;
Mais sur-tout qui trompant un Peuple téméraire,
Etouffe en des enfans tout amour pour leur pere.

(*A Calonne, qui lui remet un papier.*)

Voyons ceux qui de Nekre, appuyant les projets,
Donnent, sans le vouloir, naissance à ces forfaits.

CALONNE.

Peut-être aigriront-ils la douleur qui vous blesse,
Sire ; vous y verrez les chefs de la Noblesse.

LE ROI (*lisant.*)

Parmi mes ennemis, Lameth & d'Aiguillon !
Sans moi comment Lameth eût-il porté son nom ?

Vignerot.... mais du moins d'Aiguillon eut un pere ;
Et contre lui, peut-être, ai-je été trop sévere.

(*Il continue de lire.*)

En croirai-je mes yeux ! Luynes, Montmorency,
Liancourt & Clermont, vous, Noailles aussi.
Oui, tous ces noms pour moi sont un trait de lumiere :
Accourt, Peuple français, vient venger ta misere,
Dans le sang de tes Rois ose plonger tes mains ;
Mes bienfaits aujourd'hui payent mes assassins ;
Mais si tu veux du moins de justes sacrifices,
Commence par tes chefs, ils furent mes complices.
Mes complices !... Que dis-je, en cet horrible jour,
Conjurés au Sénat, vils flatteurs à la Cour,
De mes propres bontés, me rendant la victime,
Ils jouissent des biens dont ils me font un crime.

(*Il lit.*)

Montesquiou ; mes trésors furent ouverts pour lui ;
A la Cour amené sans parens, sans appui,
Orgueilleux d'un vain nom qui devoit me déplaire,
D'un odieux Ministre il est le Secrétaire.
Et la Rochefoucault, Castellane & d'Aumont,
L'un fait pair sans aïeux, l'autre traînant son nom ;
D'Aumont couvert, non pas de nobles cicatrices,
Peut-on me reprocher le moindre de leurs vices !
N'écoutons désormais que la voix de l'Etat,
Craignons les mouvemens d'un cœur trop délicat.

(*Rejettant les yeux sur ce qu'il a lu.*)

Mais vous, dans tous les tems, l'appui du diadême ;
Vous, amis de vos Rois, & nobles comme eux-mêmes....

Aveugle rejeton des grands Mommorenci,
Si ce n'eſt pour régner, que faites-vous ici ?

CALONNE.

Dans cet excès fatal ſa jeuneſſe le guide ;
Des Mahomets du jour, c'eſt un nouveau Séïde ;
Et tous au même piége également ſurpris,
Connoîtront un peu tard.... Mais d'où viennent ces cris ?
Eſt-ce vous, Duc de Guiche ?

SCENE II.

LE ROI, Le Duc DE GUICHE, CALONNE.

Le Duc DE GUICHE.

AH ! je reſpire à peine.

LE ROI.

Que fait mon fils ! où ſont le Dauphin & la Reine ?

Le Duc DE GUICHE.

Fuyez, Sire, fuyez un Peuple furieux,
Dont les flots effrayans m'ont jeté vers ces lieux.

LE ROI.

Quoi ! d'Eſtaing eſt-il mort ? mes Gardes, la Fayette...

Le Duc DE GUICHE.

Ce dernier de ſon Roi, foiblement s'inquiette ;

Sans doute il obéit au Maire de Paris.

LE ROI.

Expliquez-vous ; enfin ; où ſont nos ennemis ?

LE DUC DE GUICHE.

Partout où votre Peuple échauffé de carnage ;
Peut tracer dans le ſang les marques de ſa rage ;
Sire, chargés du ſoin de veiller ce Palais,
De répond e d'un ſang précieux aux Français ;
Vos Gardes abhorrant des trames criminelles ;
Juroient juſqu'à la mort de vous être fideles ;
Et voyoient autour d'eux, non ſans être étonnés ;
Par des Soldats français les lys abandonnés.
D'Eſtaing prêt à périr ſous leurs nobles ruines,
Se montroit à nos yeux, tel qu'on vit à Bovines
Celui de ſes aïeux, dont les heureux exploits,
Mériterent l'écu qui diſtingue nos Rois ;
Et quoique peu nombreuſe, une troupe aguérie
Eût peut-être du Peuple arrêté la furie,
Si des Soldats vendus n'avoient contre leur foi
Trafiqués leur honneur & le ſang de leur Roi.

CALONNE.

O crime ! ô trahiſon !

LE DUC DE GUICHE.

Cependant la Fayette
Arrive ; & ſans s'ouvrir du deſſein qu'il projette ;

Après avoir à tous répondu des hasards ;
Il laisse ses Soldats quitter leurs étendards ;
Lui-même les suivant, en ce moment oublie
Dans un lâche sommeil l'honneur & votre vie.

CALONNE.

Elevé dans Boston au mépris de nos Lois ;
Washington lui montra comme on trahit ses Rois.
Docile à ses leçons, jaloux de sa mémoire,
La révolte est pour lui le chemin de la gloire.

Le Duc DE GUICHE.

Bientôt par sa retraite au tumulte excités ;
Le Peuple & les Soldats fondent de tous côtés ;
Et de vos Gardes seuls la trop foible cohorte
Ne peut de ce Palais leur défendre la porte ;
Eux-mêmes poursuivis jusqu'en ces murs sacrés ;
Sur les marches du Trône ils tombent massacrés ;
Et fideles encore à l'ordre qui les lie,
On les voit, sans combattre, abandonner la vie.
Des Grands même, dit-on, dans ce désordre affreux ;
Encourageant au meurtre un Peuple furieux,
Excitent à prix d'or sa rage sanguinaire.

CALONNE.

Des Chevaliers français est-ce le caractere !

LE ROI.

Voilà de d'Orléans les glorieux projets :
Lui-même redoutant ces insignes succès,

Et troublé des remords d'un affreux régicide,
De la fuite m'offroit la reſſource perfide.
Traître envers ſa Patrie, & traître envers ſon Roi,
Qu'à l'inſtant on s'aſſure.

SCENE III.

Le ROI, la Ducheſſe D'ORLÉANS, ſes enfans, le Duc DE GUICHE, CALONNE.

La Ducheſſe D'ORLÉANS.

AH! Sire, écoutez-moi.

Le ROI.

Que voulez-vous, Madame, êtes-vous ſa complice?
Prétendez-vous enfin arrêter ma juſtice?
Pour un ſujet rebelle, un infidele époux,
Quel ſentiment encor?

La Ducheſſe D'ORLÉANS.

J'embraſſe vos genoux,
Et mes enfans & moi nous offrant pour ôtage,
De ſa ſoumiſſion vous remettons le gage.

Le ROI.

Je vous écouterois, Madame, en ce moment,
Si le crime eût été commis ouvertement;
Si le noble tranſport de ſon ame hautaine,
Les armes à la main m'eût déclaré ſa haine;

Si votre époux, risquant un glorieux trépas,
Au péril de sa vie eût troublé mes Etats :
Mais coupable aujourd'hui des plus infâmes brigues ;
Ourdissant dans la nuit les plus lâches intrigues ;
Corrupteur de mon Peuple, & l'argent à la main,
Peut-être parmi lui cherchant un assassin ;
Et pour mieux assurer ses cabales sinistres,
Me forçant à garder d'incapables Ministres.
De nous & de l'Espagne altérant l'union,
Portant par-tout le trouble & la confusion,
Pour tout mon sang enfin, & pour mon propre frere
La France devenue une terre étrangere,
Je dois à mon honneur, je dois à mes états,
A l'Univers entier.

La Duchesse d'Orléans.

Sire, n'achevez pas.

Le Roi.

Eh ! quand sur ma bonté gagnant cette victoire,
Vous pourriez effacer ses torts de ma mémoire !
Sept Princes de mon sang en pays étranger,
Suffiront bien sans moi, Madame, à nous venger ;
Et passa-t-il des mers les profondes abymes,
Jamais le Ciel vengeur n'oublia de tels crimes.

La Duchesse d'Orléans.

Ah ! Sire, pour l'honneur de votre auguste nom,
Ces forfaits n'entrent point dans l'âme d'un Bourbon.
D'un peu d'ambition le souffle trop funeste

Egara mon époux, un traître a fait le reſte.
La bonté dans mon Roi brille en tout ſon éclat....

CALONNE.

Si j'oſois ajouter quelques raiſons d'Etat,
Sire, je vous dirois que dans ce moment même,
On doit craindre de prendre un parti trop extrême:
Que ce Peuple abuſé déjà depuis long-tems,
Peut ſe croire obligé de ſauver d'Orléans;
Et ne ménageant rien pour empêcher ſa perte,
Se porter, du tumulte, à la révolte ouverte.
Que vous pouvez ſans blâme écouter la bonté;
Que ce n'eſt pas le tems de la ſévérité.
Mais éloignant Philippe avec quelque prudence,
Craignez tout d'un parti dont il eſt l'eſpérance;
Et ſur-tout évitez qu'un ſentiment trop doux
Ne lui fourniſſe encor des armes contre vous.

La Ducheſſe D'ORLÉANS.

Obtiendrois-je de vous cette faveur ſuprême?

LE ROI.

Puiſſent tous les Bourbons lui pardonner de même!

La Ducheſſe D'ORLÉANS.

Méritez cette grâce, & tombez avec moi,
Enfans trop malheureux, aux pieds de votre Roi.

LE ROI *la retenant.*

Que je vous plains, Madame, & qu'en cette occurence.

La Ducheſſe D'ORLÉANS.

Ah! que mon époux; mais votre Conſeil s'avance,
Et je dois reſpecter des momens précieux
Qu'au prix de tout mon ſang je voudrois plus heureux.

SCENE IV.

Le ROI, le Maréchal DE BEAUVAU, le Comte DE MONTMORIN, NEKRE, le Duc DE GUICHE, CALONNE.

LE ROI *à ſes Miniſtres.*

SUR vos fronts abatus je juge de l'orage;
Que devient aujourd'hui ce ſuperbe langage!
Aſſurant tout prévoir, étant toujours ſurpris,
Tout prêts à commander alors qu'on eſt ſoumis;
Détruiſant mon pouvoir en vantant ma puiſſance,
Et flatteurs conſommés trompant ma confiance.

Le Comte DE MONTMORIN.

Sire, le Peuple encor n'a point trahi ſa foi,
Il reſpecte dans vous, & ſon maître, & ſon Roi,
Et de l'autorité, l'antique & ſaint uſage,
De votre auguſte ſang doit être l'apanage;
Paris veut ſeulement, au ſein de ſes Sujets,
Voir ſon Roi ramener l'abondance & la paix;
Ecarter de ſes murs les diſcordes civiles,
Et donner par ſa voix l'exemple aux autres Villes.

LE ROI.

Pour jouir des débris de mon autorité,
Joignez la perfidie à l'imbécillité.
Voilà ce qu'a produit ce ton académique,
Qui se croit propre à tout, même à la politique;
Et qui, de son vernis couvrant tous ses défauts,
Donne pour clair l'obscur, veut rendre vrai le faux.
Maurepas, abusant de ma simple jeunesse,
Employa le premier cette funeste adresse,
M'offrant dans l'avenir un chimérique appui,
Il prépara l'abyme où je tombe aujourd'hui.
(*Regardant ses Ministres.*)
Et de ses successeurs le coupable langage,
A de l'état enfin consommé le naufrage.
Oui, j'obéis en brave à de lâches conseils;
Puissai-je au moins servir d'exemple à mes pareils;
Mais sur-tout éclairés par mon expérience,
Puissent mes héritiers au Trône de la France,
Voyant quel est mon sort, connoître le danger
D'admettre à ses conseils le perfide étranger.

SCENE V.

LE ROI, le Duc D'ORLÉANS, le Maréchal de BEAUVAU, le Comte DE MONTMORIN, le Duc DE GUICHE, CALONNE, NEKRE.

Le Duc D'ORLÉANS, se jettant aux pieds du Roi.

AH! mon Roi,

LE ROI, le relevant.

Levez-vous, allez, je vous pardonne,
Malheureux! ignorez le poids d'une couronne;
Cependant évitant un trop juste courroux,
Que la mer dès ce jour me sépare de vous.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, LA REINE échappant aux assassins qui arriverent à son lit, au moment où elle en sortoit, suivie de la Marquise DE TOURZEL, conduisant le DAUPHIN & MADAME, fille du Roi.

LE ROI.

MADAME, en quel état?

LA REINE.

On en veut à ma vie.

610

Le Duc DE GUICHE, mettant la main à son épée.

Ah ! tout mon sang avant qu'elle vous soit ravie.

LE ROI, A LA REINE.

(*Au Duc de Guiche.*)

Demeurez près de moi. Vous Monsieur, il suffit,
Pour le salut de tous, s'il fallut qu'un périt,
Je connois mes devoirs, & dans mon rang sublime,
C'est à moi qu'appartient d'être cette victime.

(*On entend battre la générale. Le Marquis de la Fayette, que l'on a été réveiller, paroît d'un côté du théâtre, à la tête des ci-devant Gardes-Françoises ; de l'autre côté s'avancent les Députés des Etats, nommés pour accompagner le Roi, parmi lesquels on distingue le Comte de Mirabeau.*)

(*Le Dauphin effrayé se jette dans les bras de son pere.*)

Embrassez-moi, mon fils, que ces tristes objets
N'étouffent point en vous l'amour de mes sujets.

(*Les Troupes enveloppent la famille Royale, & l'emmenent : les Députés les suivent, excepté Mirabeau.*)

SCENE derniere.

Le Comte DE MIRABEAU *seul.*

Nous, sans perdre le tems en regrets inutiles,
Cherchons des instrumens sous ma main plus dociles ;
A mes hardis projets une fois parvenu,
Peu m'importe qu'après, Mirabeau soit connu.

FIN.